

CONGÉ PATERNITÉ, LA CLÉ DE L'ÉGALITÉ

Faut-il rendre obligatoire le congé paternité ? Augmenter sa durée ? Le gouvernement vient d'ouvrir la réflexion. Si les pères s'occupaient autant des bébés que les mères, bien des comportements seraient modifiés, et les femmes pourraient enfin prétendre

L'Obs · 1 febr. 2018 · par RENÉE GREUSARD et NOLWENN LE BLEVENNEC

Bien sûr, il y eut des émerveillements (la douceur des petits cheveux) et des attendrissements (les bâillements excessifs). Mais Clara se souvient aussi de la sensation d'inertie qui a accompagné son congé maternité en 2014. Soudain, le fait d'habiter dans un quartier animé de Paris, à trois pas d'un cinéma, n'avait plus de sens. « J'ai réalisé que c'était la fin des coups de tête. Je passais mes journées à regarder le mouvement des touristes par la fenêtre », confie la jeune femme de 34 ans. Cet hiver, lors de son deuxième congé maternité, Clara se sent encore plus isolée, dans un état qu'elle décrit alternativement comme un « cocon » ou un « trou ». Des journées pesantes. « Tous les matins, mon mari et ma fille de 3 ans claquent la porte pour aller à l'école à 8h15. » La suite, c'est les courses, les repas, le pédiatre, les siestes, et l'attente du retour de son compagnon. A 23h30, une fois que le dernier biberon a été donné, la directrice de pub fait un véritable effort « pour avoir l'air d'un interlocuteur valable et alerte, sans être bien certaine d'y parvenir », dit-elle en riant.

Alexandra Bouchard, également psychologue à la maternité de Levallois-Perret, constate : « En fait, un individu tout seul avec un bébé, c'est inhumain. Il n'est pas outillé pour. Quand il se retrouve à 5 heures de l'après-midi, sans même avoir eu le temps de prendre une douche, il faut qu'il y ait quelqu'un à côté de lui pour rire de la situation. » Mais ce « quelqu'un » n'est pas là. Ce « quelqu'un » travaille, siffle, mange une escalope à la cantine, termine une réunion, prend une bière, quand « quelqu'une » se vit en « prison ». Il y a ce proverbe africain qui dit qu'« il faut tout un village pour élever un enfant ». Deux personnes semblent être un minimum (quand on a choisi de faire un enfant à deux, tout du moins).

Ce constat fait, on peut s'interroger : pourquoi les femmes d'aujourd'hui ne supportent-elles plus ce que semblaient accepter leurs mères ? C'est qu'elles avaient d'autres luttes à mener. Trouver sa place au travail, « un enfant si je veux, quand je veux ! ». « Elles ne se posaient pas encore la question : "Comment je veux ?" répond Anne-Sophie Vozari, chercheuse en sociologie à l'EHESS, spécialiste de la maternité. D'autre part, ces trente dernières années, les experts de la petite enfance ont découvert les effets pathogènes sur l'enfant de la dépression du post-partum, qui ont conduit à diffuser l'idée que 1. devenir parent (et particulièrement mère) n'est pas évident (ni simple, ni automatique) et 2. les parents, et encore une fois plus les mères, ont besoin d'aide (celle des pères en l'occurrence). »

Aujourd'hui, les femmes savent aussi que l'abîme qui se crée entre les hommes et elles, pendant ces quelques semaines, perdure pour toujours. Le congé maternité solo fabrique la charge mentale

“DEVENIR PARENT N'EST PAS ÉVIDENT (NI SIMPLE, NI AUTOMATIQUE).” ANNE-SOPHIE VAZARI, SOCIOLOGUE

féminine : le souci constant qu'ont les femmes de la bonne marche du foyer. Parce qu'elle s'occupe seule du bébé pendant que le père est au travail, la mère devient la personne référente. Parce qu'elle prend en charge les premières fois (premier vaccin, premières chaussures, premiers pleurs, etc.), elle veille aussi sur les suivantes.

Dire que les femmes en font plus avec les enfants est factuel. En 2010, une étude de l'Insee montrait qu'elles prennent en charge 65% des tâches parentales. A partir de là, on peut regarder les dominos tomber. D'abord, elles vivent moins à l'extérieur que les hommes. Dans son livre « le Ménage : la fée, la sorcière et l'homme nouveau », paru en 2013, la sociologue Christine Castelain-Meunier montre à quel point l'arrivée d'un enfant est un cataclysme à deux vitesses. Après une naissance, 28% des hommes et 38% des femmes renoncent à sortir (cinéma, spectacle, match, exposition...), 24% des hommes et 54% des femmes abandonnent leur activité sportive, 18% des hommes et 38% des femmes délaissent leur pratique artistique. Deuxième domino, celui qui pèse le plus lourd : les femmes sont freinées dans leur carrière. Il y a sept ans, Monique Boutrand, retraitée de la CFDT Cadres, écrivait une tribune dans « le Monde » pour demander un congé paternité de deux mois, le seul moyen selon elle de mettre fin aux écarts de salaires qui touchent particulièrement les femmes cadres autour de 35 ans (entre 25% et 30%, pour une formation équivalente). « Le slogan "A travail égal, salaire égal" et les lois qui l'imposent sont un leurre. Nous sommes dans des problèmes de représentation qui pèsent à l'embauche. Mais si le jeune monsieur porte lui aussi le risque d'une absence prolongée, il n'y aura plus de discrimination possible. C'est la première condition pour atteindre l'égalité professionnelle », dit-elle à « l'Obs ».

Sémantiquement, on a avancé. En 2002, quand Ségolène Royal a fait voter le congé paternité de onze jours (en plus des trois jours de congé de naissance préexistants), les mots « inégalité » et « discrimination » n'étaient pas prononcés. A l'époque, ces quatorze jours ont été comparés à une pluie

d'or tombant sur les femmes, et c'était le comble de l'exotisme. « Les Echos » s'extasiaient sur « ces nouveaux pères qui assument ». « Le père fait le saut du linge », ajoutait « Sud Ouest ».

Quinze ans plus tard, le congé paternité a refait surface d'une manière inattendue grâce à un ingénieur informatique parisien. Naro Sinarpad n'est pas encore père, mais il a « une sensibilité féministe depuis longtemps » et une bonne amie sage-femme qui sait rédiger des manifestes. En mai dernier, le trentenaire a lancé une pétition en ligne, qui demande « quatre semaines pleines » pour le congé paternité. Il a recueilli près de 80 000 signatures à ce jour. Début novembre, le magazine féministe « Causette » a pris la suite et publié un plaidoyer pour l'allongement du congé paternité à six semaines regroupant une quarantaine d'hommes célèbres, de Vincent Delerm à Oxmo Puccino. Le chanteur Mathieu Boogaerts, qui a signé l'appel de « Causette », dit à « l'Obs » avoir vécu, avec son fils nourrisson et sa compagne, les meilleurs moments de sa vie : « J'aurais trouvé déchirant de ne pas pouvoir être là. Pour elle, pour lui et pour moi. »

Le psychiatre Serge Hefez, également signataire, pense qu'il est bon pour l'enfant de développer « un double lien charnel ». « Ce qui est intéressant, c'est la fluidité des compétences qui émanerait de

“C'EST LA PREMIÈRE CONDITION POUR ATTEINDRE L'ÉGALITÉ PROFESSIONNELLE.”
MONIQUE BOUTRAND, RETRAITÉE DE LA CFDT CADRES

cela. » C'est exactement ce que pense Christine Castelain-Meunier, la sociologue qui a inspiré Ségolène Royal en 2002 : « L'homme qui s'investit auprès du tout-petit, qui lit ses besoins et sait les satisfaire, c'est le masculin qui s'humanise à l'échelle de l'Histoire ! »

Certains l'ont déjà compris à l'étranger. Le bonheur de Gustav fait plaisir à voir. Ce grand blond vénitien, cheveux ébouriffés, lunettes dorées et pull bordeaux, a 32 ans et il est suédois. Dans son pays, les parents peuvent se partager 480 jours, et sont payés 390 jours à 80% de leur salaire. Souvent, ils restent ensemble les premières semaines. La mère assure les six mois suivants (généralement pour allaiter) et le père prend le relais jusqu'au 1 an de l'enfant (au moins). « C'est la formule égalitaire choisie par les pères aisés de 30 ans », nous dit Gustav.

Sur Skype, le jeune papa nous raconte le temps passé avec son fils, de ses 6 mois à ses 13 mois. Gustav avait réglé son congé paternité en même temps que celui de son meilleur pote. Ils étaient donc ensemble un jour sur deux. Globalement, ils ont passé le temps sur des pistes cyclables. L'un avait un vélo avec une « boîte pour enfant » à l'avant, l'autre en avait une à l'arrière. « On allait aussi dans une bibliothèque qui était adaptée aux enfants à quatre pattes. Et quand ils s'endormaient dans la poussette, on allait manger ou boire un café. » Pendant cette période, Gustav est devenu la personne compétente du couple, celle qui sait en son for intérieur que l'enfant se gratte l'oreille droite depuis deux jours. Il a le souvenir de quelques journées difficiles : lui et l'enfant malade, dans le désespoir. Mais il faisait avec, parce que c'était son tour, sa partie de la mission. Gustav trouve qu'il y a maintenant « autant de lui que de sa femme dans son fils » et que le lien est « aussi proche ». « Après ces périodes, on a chacun des spécialités, mais on est égaux. »

Le rêve est suédois. Le rêve est aussi allemand. Pierre vit à Berlin. Sa fille s'appelle Soizic. Elle a 4 mois. Tous les matins, il la réveille à 9 heures. « Si je la laisse, elle peut partir tranquille jusqu'à 11 heures du matin et ne plus dormir le soir. » Il la change, puis ils jouent ensemble, c'est-à-dire qu'il la regarde faire des bulles de salive. L'épouse de Pierre est doctorante et travaille à temps partiel. Lui va rester à la maison encore quelques mois, jusqu'au 1 an de Soizic. Ici, la plupart des hommes prennent deux mois, mais Pierre, un Français expatrié, apprécie ce que lui offre l'Allemagne, une allocation parentale de quatorze mois payée à 65% de son salaire.

Le rêve peut-il être français ? On l'espère. Mais, pour l'instant, chez nous, il n'existe que lorsqu'un père croise le chemin d'un employeur moderne. Et ils sont peu nombreux (lire page 28). Nicolas a passé quatre mois avec son fils et sa femme, l'année dernière. Un congé accordé par le bureau parisien de la start-up américaine dans laquelle il travaille : Change.org. « Ce temps a été essentiel pour participer à son développement et ne pas tomber dans l'épuisement total. » Aujourd'hui, l'enfant a 9 mois et Nicolas pense que leur relation doit beaucoup à tous les biberons qu'il lui a donnés la nuit. Lui-même a changé. « Je me suis mis à cuisiner énormément. Une mécanique s'est mise en place. Je nourrissais ma femme qui nourrissait notre enfant. Maintenant, j'ai une liste de recettes bien rodées. »

N'est pas Nicolas tout le monde. Pour le moment, 70% des pères français prennent les onze petits jours (selon une enquête du ministère des Affaires sociales publiée en 2016), et seulement 4% d'entre eux prennent ensuite un congé parental (OCDE, 2016). Et dans certains secteurs « dérégulés », le congé paternité ne passe pas du tout. Par exemple, Simon, 34 ans, n'est pas salarié. Il est avocat d'affaires et en attente de son deuxième enfant. Son fils est né il y a deux ans et demi, au moment de la clôture semestrielle des comptes. Il a passé les premières heures de sa vie dans le cloître de l'hôpital, à passer des coups de fil. « Avant-hier, il y a un avocat qui a annoncé qu'il allait prendre quatre semaines, ce

“CE TEMPS A ÉTÉ ESSENTIEL POUR PARTICIPER AU DÉVELOPPEMENT DE MON FILS .”
NICOLAS, EMPLOYÉ CHEZ CHANGE.ORG

n'est pas passé inaperçu dans le cabinet », dit-il en riant. Simon dit aussi que ce n'est pas facile, pour de jeunes avocats, de faire une parenthèse dans la force de l'âge. Avant d'admettre, après un silence, que les jeunes femmes avocates le font pourtant... « Oui, bien sûr, c'est pareil. »

Les pères français, qui veulent bien lâcher prise et passer du temps avec leur enfant, font face à deux obstacles majeurs : l'incompréhension des collègues et le manque à gagner financier.

Comme pour son premier enfant, Daniel, ingénieur territorial, a décidé de prendre deux mois à la naissance de sa fille, en février. Pour cela, il a bricolé avec ses congés. Et ce faisant, il a vainement essayé d'ignorer les remarques de son N+1 qui considère qu'il n'est pas exemplaire, de la part d'un cadre dirigeant, de prendre ainsi « deux mois de vacances ». « Pour lui, on est directeur avant d'être papa. Mon premier congé, il estime que c'était moins grave parce que j'avais moins de responsabilités. » A la naissance de sa fille, Pierre, journaliste de 37 ans, a pris deux mois de congé parental. Il a vécu avec une indemnité qui s'élevait à 392 euros par mois, sur ses économies. « Pouvoir faire ce choix me classe dans une frange privilégiée de la population », admet-il.

Tous ces hommes nous ont parlé ou écrit, parfois de longs mails, mais ils ne vont pas jusqu'à militer. Ce n'est pas un hasard si c'est un journal de femmes, « Causette », qui a remis le débat sur la place publique. Cela n'étonne pas Yvonne Knibiehler, en tout cas. Cette historienne de 96 ans, aux petits yeux bleus et au cerveau en ébullition, continue de prendre les journalistes au téléphone pour les convaincre que la maternité est un sujet social et politique. Auteure d'une fabuleuse « Histoire des mères et de la maternité en Occident », elle nous rappelle : « Les hommes n'ont jamais demandé d'eux-mêmes un congé paternité. Ce sont toujours les femmes qui ont fait grand cas de leur fonction paternelle ! Ce sont elles qui dans les années 1980 y ont le plus réfléchi. J'en faisais partie ! Et c'est finalement une autre femme, Ségolène Royal, qui a créé les onze jours de congé paternité actuels. »

Fin janvier, ce sont encore des femmes qui ont pris la parole. Laurence Parisot, présidente d'honneur du Medef, et Valérie Pécresse, présidente LR de la région Ile-de-France, ont proposé de rendre

le congé paternité obligatoire. Et c'est Marlène Schiappa, secrétaire d'Etat chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes, qui a commandé un rapport à l'Igas (Inspection générale des Affaires sociales). Des femmes d'horizons divers réunies: preuve que le combat est déjà un peu gagné. Enfin, presque. Où sont les hommes ?